

## **Y a-t-il un Roland Barthes « primitif » ? Les années 1940 : la correspondance avec Robert David et la Roumanie**

**Alexandru Matei**

**amatei25@yahoo.com**

Centre Régional Francophone de Recherches Avancées en Sciences Sociales, Bucarest

Lumina – The University of South-East Europe, Bucarest

Tout commence par une question, dit-on. On a pu déjà parler d'un « Roland Barthes d'avant Roland Barthes », comme l'a fait dans ses souvenirs le critique roumain Mihai Petroveanu<sup>1</sup>. De nouvelles parutions, dans le cadre du centenaire, comme notamment *Album* et la biographie par Tiphaine Samoyault, jettent une lumière nécessaire sur quelques zones d'ombres de la vie de Barthes, en particulier sur ses (dés-)engagements politiques et idéologiques ou bien sur ses premiers séjours à l'étranger, en Roumanie et en Egypte<sup>2</sup>. C'est pourquoi, notre question n'est pas de savoir s'il y aurait un Barthes d'avant le « premier Barthes »<sup>3</sup>, mais de savoir si on peut définir *le Barthes*, le Roland Barthes « primitif », apte à fonder l'œuvre à venir : les « cinq » Barthes dont parle l'auteur lui-même dans *Roland Barthes par Roland Barthes*, les cinq phases que reprend et explicite Éric Marty dans son édition des *Œuvres complètes*<sup>4</sup> (Gide – Marx-Brecht-Sartre – Saussure – Kristeva-Derrida – Nietzsche) ; ou bien les « trois » Barthes que distingue, dans une petite étude sur « le pas philosophique de Roland Barthes », Jean-Claude Milner<sup>5</sup> : le premier Barthes, marxiste, sartrien et platonicien (1953-1963), le second Barthes, sémiologue (1964-1970) et le dernier Barthes, post-philosophique (1970-1979).

La question pourrait se poser autrement : n'y aurait-il pas une sorte Barthes originel – origine seconde, comme nous avertit Deleuze<sup>6</sup>, puisque « l'origine » est déjà le fantasme le mieux partagé du monde –, quelque chose comme le terreau d'un parcours intellectuel et affectif, qui entre en relation avec toutes les étapes suivantes, quelles qu'elles soient ?

---

<sup>1</sup> Revue *Secolul XX*, no 8-9-10, numéro triple consacré à Roland Barthes, Bucaresti, 1981, p. 287.

<sup>2</sup> Tiphaine Samoyault le fait exhaustivement dans sa biographie parue au Seuil, en 2015. Éric Marty édite, cette même année, avec l'aide de Claude Coste, un recueil de correspondance et de varia – *Album* –, toujours au Seuil, dont deux textes inédits écrits à Bucarest.

<sup>3</sup> Il y a de nombreux « Barthes après Barthes » : il suffit de se rapporter aux actes du colloque de Pau, 22-24 novembre 1990: *Barthes après Barthes. Une actualité en question*, Presses Universitaires de Pau, 1993.

<sup>4</sup> En cinq volumes : Seuil, 2002.

<sup>5</sup> Jean-Claude Milner, *Le Pas philosophique de Roland Barthes*, Paris, Verdier, 2003.

<sup>6</sup> « Rêver des îles, avec angoisse ou avec joie, peu importe, c'est rêver qu'on se sépare, qu'on est déjà séparé, loin des continents, qu'on est seul et perdu – ou bien c'est rêver qu'on repart à zéro, qu'on recrée, qu'on recommence », mais elle constitue pourtant « l'origine, mais l'origine seconde. À partir d'elle tout recommence. L'île est le minimum nécessaire à ce recommencement, le matériel survivant de la première origine », Gilles Deleuze, « Causes et raisons des îles désertes », dans *L'île déserte et autres textes*, éd. David Lapoujade, Paris, Éditions de Minuit, 2002, p.12 et 15

Avancer l'hypothèse d'un Barthes « primitif », c'est peut-être renouer avec le fantasme de l'auteur, comme d'aucuns pourraient nous le reprocher. Mais, à y regarder de plus près, peut-on éviter ce fantasme, dès lors que l'année 2015 a vu le déploiement d'une suite de colloques, l'amoncellement de livres sur Barthes, dans toutes les langues ? Dès lors que « Roland Barthes » existe, ce nom doit bien renvoyer à une histoire ; et dès lors qu'une biographie vient d'être publiée, qui fera date, on est en droit de donner sens à la chronologie. C'est ce qui nous amène à considérer l'idée – encore un fantasme – du commencement, à imaginer un « Roland Barthes *in nuce* ». Pourrait-on retrouver un *esprit* (de) Barthes ? Le plus souvent dissimulé – puisque, à la différence de tant d'autres écrivains modernes, il a voulu et a su rester un marginal relatif, un maître à penser situé entre l'*underground* et la scène institutionnelle. Sa formation intellectuelle pendant les années 1940 – par rapport à ce que l'on sait de ses lectures fondamentales – est encore inachevée, mais il vit alors des expériences fortes (amour, exil, maladie et donc solitude), des événements indélébiles autant que décisifs. Or, nous croyons avoir touché ce Roland Barthes « primitif »<sup>7</sup> ; tout d'abord en lisant, il y a des années, le premier texte de Barthes recueilli dans le tome 1 des *Œuvres complètes* (« Culture et tragédie », 1942), et puis surtout en accédant au Fonds Barthes de la BnF (fonds qui venait d'y être transféré depuis l'IMEC). C'est pourquoi je tiens ici en premier lieu à remercier Marie-Odile Germain, Marielle Macé, Éric Marty et Claude Coste qui, chacun(e) à son tour, m'a permis de faire un pas vers la découverte « du » Barthes que le lecteur ne cesse de retrouver au fil d'une œuvre toute en césures. On découvre ainsi le même écrivain-passeur entre l'âge des Belles Lettres (avec son prestige indépassable et de plus en plus inactuel, son aura sacrée resplendissant des feux du crépuscule), et l'âge *critique* de la culture moderne et postmoderne, où la pensée de la lettre et de la parole se précise jusqu'à la déréalisation, s'accompagne d'une réflexion sur le silence de l'image, sur l'affect indicible et sur la difficulté d'exprimer ce qui ne se dit pas<sup>8</sup>.

Ce Barthes premier, nous tenons qu'il peut être postulé dès les années 1940. En effet, c'est dans les années 1940 qu'il aime (il aime sans être aimé, et il est aimé sans aimer<sup>9</sup>), qu'il

---

<sup>7</sup> Sur la continuité de son projet d'écriture par-delà les « étapes » de sa création, voir également Jean-Marie Schaeffer, *Lettre à Roland Barthes*, Thierry Marchaisse, 2015. Pourquoi « primitif » ? Parce que nous présumons, au risque d'une objection philosophique, un « Roland Barthes pur », c'est-à-dire d'avant son parcours d'écrivain.

<sup>8</sup> *Album* (Seuil, 2015) apporte d'autres données à mettre dans le dossier Roland Barthes dans les années 1940, notamment un texte inédit intitulé « L'Avenir de la rhétorique », où la question de la prose et de la poésie, à laquelle s'intéressait Sartre au même moment, se pose d'une manière différente (p. 145-146) Nous tenons ici à remercier Éric Marty pour la très généreuse permission de consulter, dans les archives Barthes de la BnF, la correspondance

<sup>9</sup> Robert David, dans le premier cas ; quelques jeunes étudiants roumains, dans le second (selon les archives de Petre Sirin que nous avons consultées). Susan Sontag avait raison : *Fragments d'un discours amoureux* est un

est malade – parfois sans espoir –, qu’il fait l’expérience, depuis ses marges, du communisme soviétique en Roumanie juste après la Libération ; c’est pendant ces années qu’il pense au projet « Vocabulaire des rapports entre l’Etat, les patrons et les ouvriers de 1827 à 1834, d’après les textes législatifs, administratifs et académiques », après avoir lu la grammaire de Damourette-Pichon, et qu’il aborde ainsi un territoire où langue et histoire se rejoignent ; c’est pendant cette décennie qu’il lit Nietzsche après avoir lu Gide, qu’il réfléchit à des choix décisifs (communisme ou capitalisme, moderne ou classique, mondanité ou solitude). Barthes aura été un des grands écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, un de ceux qui ont le mieux exprimé la condition culturelle de la fin du XX<sup>e</sup> européen avec la remise en cause de deux grands postulats concurrents : d’un côté, la suprématie ontologique et épistémologique du langage poétique, réputé contenir la vérité en tant que subjectivité pure (la poésie est, dans la perspective romantique, la seule littérature) ; de l’autre, la suprématie du langage scientifique (les langages formalisés), réputé communiquer la vérité comme objectivité pure. Sans être *savant ou artiste*, étant ni l’un ni l’autre tout à fait (mais sans pour autant céder au « ninisme » d’une prétendue troisième voie), Barthes finit par être un « auteur », pour peu que l’on emprunte la définition de Boris Groys, selon laquelle un auteur « cesse d’être un producteur [d’œuvre] pour devenir une image lui-même<sup>10</sup> ». Ce dont Roland Barthes se rend compte très tôt.

### *Quel Barthes dans les années 1940 ?*

Il y a trois grands corpus de textes barthésiens pendant les années 1940. En premier lieu, la correspondance avec Robert David (étudiant en droit que Barthes connaît au sanatorium de Saint-Hilaire de Touvet en 1942) qui s’intensifie entre 1944 et 1947, avant le séjour de Barthes à Bucarest. Quelques lettres tirées de cette correspondance ont été publiées dans *Album*<sup>11</sup>, mais l’importance des échanges Barthes-David est beaucoup plus grande. Il y a ensuite quelques rapports conservés dans les Archives du Ministère des Affaires Etrangères à Nantes (1947-1949) ; c’est encore une fois dans l’*Album* que le rapport le plus important rédigé par Barthes à Bucarest, « Politisation de la science en Roumanie », est publié pour la première fois en français<sup>12</sup>. Il y a enfin les dossiers des fiches de lecture dressées par Barthes avant la parution du *Degré zéro de l’écriture* (soit avant 1953), dont des extraits sont cités ou

---

livre qui est issu d’expériences amoureuses (dans *L’Écriture même : à propos de Roland Barthes*, Paris, Christian Bourgois, 2009).

<sup>10</sup> Boris Groys, *En public. Poétique de l’auto-design*, Paris, PUF, 2015, p. 43.

<sup>11</sup> Roland Barthes, *Album. Inédits, correspondance et varia*. Edition établie et présentée par Eric Marty, Seuil, 2015, p. 75-86.

<sup>12</sup> Micaela Ghiteșcu a publié une traduction en roumain de ce rapport dans la revue *Memoria*, en 2001.

évoqués par Tiphaine Samoyault dans sa biographie. Il faudrait ajouter à ces derniers corpus : les documents que Jacqueline Guittard a découverts dans les archives du CNRS (Barthes travaille au CNRS de 1952 à 1959), avec notamment son projet de doctorat en « lexicologie française »<sup>13</sup>, les archives Philippe Rebeyrol, dépouillées et utilisées déjà par Tiphaine Samoyault et, enfin, un dossier roumain qui fait partie des archives de Petre Sirin, l'un des meilleurs amis de Barthes à Bucarest, en 1948-1949. Ce dossier contient essentiellement des notes de journal et des lettres manuscrites ou tapées à la machine par Sirin<sup>14</sup>.

Dans le fonds Barthes, la correspondance avec Robert David remonte aux années 1944-1948 essentiellement : quatre dossiers en tout. Cette correspondance a un caractère plutôt personnel, mais elle éclaire bon nombre de questions que nous allons détailler maintenant. Barthes se montre, dans ces lettres, un intellectuel curieux (il sera d'ailleurs toujours un lettré friand de classifications, goût que seuls les langages formalisés savent former), très sensible, déjà très sceptique à l'égard du langage (ce scepticisme mis en sourdine plus tard, dans les années d'ascension académique et de rayonnement international, refera toujours surface tout au long de son œuvre). La misologie et le sens du sacré conduiront Barthes à penser deux régimes de la parole : la parole privée qui conjure le silence, à la fois idéal et instrument de séduction (une fois formulée, cette parole se résorbera dans le silence selon une dialectique particulière) et la parole publique qui bavarde sur les paroles des autres comme pour s'acquitter d'un devoir (cette parole politique ne réussit qu'en se souvenant qu'elle est l'effet d'un devoir et non d'un désir narcissique<sup>15</sup>). Ce partage, cette distinction insoluble, qu'on croit cerner au terme de son œuvre, y est présent dès le début.

En plus de la réflexion obsessionnelle sur le langage, Barthes s'intéresse à l'idéologie. Il est socialiste, depuis l'adolescence et ses lectures assidues de Jean Jaurès :

Ce jeune homme de seize ans est alors un ardent prosélyte politique, il regrette de n'avoir personne à Bayonne avec qui parler et tente de convertir au socialisme sa grand-mère, lectrice assidue du *Figaro*. Ainsi se réjouit-il le jour où, pressée de questions, elle confie qu'elle préférerait la révolution à la guerre.<sup>16</sup>

---

<sup>13</sup> Jacqueline Guittard, *Les « Mythologies » illustrées*, présentation à l'ITEM, 22 janvier 2011.

<sup>14</sup> Pour Petre Sirin, voir encore une fois la biographie de Tiphaine Samoyault, *op. cit.*, p. 223. Sur ce dossier, un article paraîtra prochainement dans les actes du colloque « Roland Barthes, Création, émotion, jouissance », Zagreb, juillet 2015.

<sup>15</sup> Certes, on y décèle des échos sartriens qui perdureront, même si la dichotomie parole privée versus parole publique se résorbera : toute parole est publique et privée à la fois, les cours barthésiens nous l'apprennent avant tout.

<sup>16</sup> Calvet, *op.cit.*, p.42.

Il pensait déjà, en 1947, qu'il fallait à tout prix éviter l'alternative entre le communisme et le nazisme, et que la bonne voie pouvait bien être le socialisme. Fervent lecteur de Sartre, après avoir découvert *L'Existentialisme et un humanisme*, il fait un portrait attachant de l'« homme classique » dans lequel il se reconnaît plutôt que dans l'« homme moderne » dont Robert serait l'incarnation<sup>17</sup>. Mais Barthes se distingue de l'existentialisme par sa réflexion profonde sur les liens entre le langage et ces vérités sensibles que le langage ne peut exprimer. Tout le travail linguistique de Barthes consistera dans la recherche des moyens pour introduire – ou plutôt réintroduire – du silence (du sensible, ou de l'âme, on pourrait dire) dans le bruit de la parole. Il s'agit pour lui de faire en sorte que la parole exprime, contre la vacuité de la mort, *la vérité sensible de l'existence individuelle*<sup>18</sup>. Ainsi, la correspondance avec Robert David se constitue-t-elle en un catéchisme spirituel pour toute conscience qui assiste à la dégradation irréversible du caractère sacré du langage et, avec lui, du politique. Avec l'impatience, les épanchements et les inquiétudes qu'elles disent incessamment, ces lettres ont une importance capitale pour tous ceux qui seront curieux de comprendre l'écriture barthésienne dans ses enjeux essentiels : le fragment et l'analyse pour ce qui est de la rhétorique, le tropisme romantique et le socialisme pour ce qui est de la pensée.

Le goût pour le fragment vient d'une misologie – à la fois dépit et nostalgie de la parole – qu'auront nourrie ses lectures religieuses et historiques et son existence retranchée. L'écriture de Barthes est a-systémique, le temps qu'elle incorpore n'est constitué que de moments.

Le goût pour l'analyse est issu, certes, d'une intelligence exceptionnelle, mais plusieurs autres hypothèses peuvent être avancées : un état d'impatience que la maladie peut créer chez un esprit profond et soucieux de reconnaissance publique ; la volonté de se donner un statut ambigu, marginal tout d'abord, puis « artiste » – statut dont il n'a pas pu pleinement profiter de son vivant, mais dont son œuvre profite maintenant, à l'heure où on parle d'« *affect theory* » et de nouvelles formes de subjectivation. Le caractère analytique de son

---

<sup>17</sup> Ce partage pose d'emblée le caractère antimoderne de Roland Barthes. Nous nous permettons d'offrir une seule citation d'une superbe lettre que Barthes adresse à Robert David, non datée, mais qui a été vraisemblablement écrite en 1945, après la conférence de Sartre sur *L'Existentialisme est un humanisme* : « Ainsi Barthes [il se réfère à lui-même par la troisième personne] – si tant est que par son âge et sa formation, il représente une certaine humanité classique, ce qui n'est pas tout à fait exact, car le malheureux cumule plutôt les deux sortes de misères – ainsi Barthes souffre de tout ce qui dans sa vie le sépare des points idéaux précis : amour, place dans la société, puissance de création, noblesse, etc. (tous les points cardinaux du type classique). » **Nous remercions vivement Marie-Odile Germain et Éric Marty pour nous avoir permis l'accès à ces précieuses archives, à la BnF.**

<sup>18</sup> C'est l'hédonisme et l'individualisme de Barthes qui permettront toujours à tel ou tel lecteur d'en faire le parangon d'un discours néo-conservateur ; cette possible « récupération » idéologique (qu'elle soit affichée ou non) de l'œuvre de Barthes mériterait une étude à part.

écriture dément tout engagement net. Barthes arrive à dire à la fois l'inanité de la politique et l'importance du politique, c'est-à-dire de la politique comme fonction<sup>19</sup> ; il met en évidence la capillarité du culturel (dont il fait sentir la réalité systémique<sup>20</sup>), la revalorisation du subjectif dans toute démarche cognitive<sup>21</sup> – avec pour seule limite, mais elle est de taille : son ignorance de tout ce qui n'est pas écrit ou traduit en français<sup>22</sup>.

*Le tropisme romantique* marquera toute son œuvre, alors même que Barthes sera le chantre du nouveau roman – puis son critique –, le pourfendeur de l'ontologie bourgeoise, le défaisseur de la discursivité<sup>23</sup>. Pourquoi ? Il y a d'une part un langage romantique – que Barthes assimile au langage bourgeois et dénonce comme « naturalisation » des objets de conscience – et, d'autre part, un vœu révolutionnaire, de suspension, que le second romantisme, après 1848, ne cesse d'exprimer, de Victor Hugo à Flaubert, Baudelaire, Mallarmé. Ce vœu, s'il ne verse pas dans la révolution politique (ce qui n'est évidemment pas le cas de Barthes), peut prendre différentes formes : soit une intériorisation de la conduite, soit sa spiritualisation. Barthes reprend à son compte ce vœu, mais à titre personnel, car il ne pense jamais renverser la hiérarchie du monde qui distingue ce qui appartient à César (la raison, l'ordre, le beau) et ce qui appartient à Dieu (tout ce dont Dieu ne peut pas faire don à César sous peine de voir ses dons réduits au silence). Son éducation, son amour du théâtre et de la musique classique, sa passion pour le XIX<sup>e</sup> siècle, tout indique un penchant romantique, et, en ce sens, Barthes est rien de moins qu'un « essentialiste impénitent<sup>24</sup> ».

*Le socialisme* : son adhésion au socialisme est à la fois la reconnaissance de l'importance de Marx dans les idées directrices que les sociétés occidentales se donnent et la lucidité d'un intellectuel qui ne croit pas du tout à la « révolution communiste » venue des Soviétiques. Par-delà son socialisme déjà anachronique, Barthes est fondamentalement sceptique par rapport à tout discours explicitement politique<sup>25</sup>.

---

<sup>19</sup> « Le politique est à mes yeux un ordre fondamental de l'histoire, de la pesée, de tout ce qui se fait, de tout ce qui se parle. », « Vingt mots-clés pour Roland Barthes », 1975, in *Œuvres complètes IV*, Paris, Seuil, 2002, p. 862.

<sup>20</sup> « Tout est culture », « La Paix culturelle », 1971, *Œuvres complètes III*, p. 880.

<sup>21</sup> C'est sur quoi insiste Jean-Marie Schaeffer dans son livre *Lettre à Roland Barthes*, *op. cit.*

<sup>22</sup> Nous pouvons citer à ce propos le témoignage de l'historien roumain de la littérature Adrian Marino, qui a été l'étudiant de Barthes à Genève, en 1971, alors qu'il donnait un cours à l'invitation de Jean Starobinski (voir *Album*, *op. cit.*, p.312). Marino rapporte ces paroles de Barthes : « moi je ne travaille que sur du français », ce qui lui paraît non-professionnel et, somme toute, « sans efficace » (Adrian Marino, *Carnete europene*, Cluj-Napoca, Dacia, 1976, p.185. En français dans le texte...)

<sup>23</sup> Encore une fois, c'est ce qui explique la figure « antimoderne » de Barthes, selon Compagnon.

<sup>24</sup> Syntagme de Barthes, emprunté à la correspondance avec Robert David.

<sup>25</sup> Sur le rapport de Barthes à l'histoire, voir le livre d'Andy Stafford, *Roland Barthes*, Reaktion Books, 2015 et la présentation de Claude Coste lors du colloque « Roland Barthes à l'Est. Usages, détournements et mythologies en Europe de l'Est », Bucarest, 16-17 octobre 2015, à paraître.

### A. Force amoureuse, force révolutionnaire

Le premier révélateur de la « misologie » et du romantisme de Barthes est Michelet, l'historien qui l'occupe tout au long des années que dure cette correspondance. Roland Barthes, au sanatorium, développe ses recherches dont résultera un livre que l'on pourrait ranger sous la bannière de la critique thématique, *Michelet*, publié en 1954. Pour sa rédaction, il écrit 900 fiches et rassemble des matériaux tout au long des années 1940. La préparation de *Michelet* témoigne parfois d'une « misologie » outrancière, quand Barthes exprime une contradiction essentielle entre sagesse chrétienne et sensibilité hédoniste. C'est cette contradiction qui fait de lui beaucoup plus qu'un « antimoderne », puisque cette contradiction déborde la période qu'envisage Compagnon. Barthes se pose la question de l'actualité de Michelet dans les études de Lettres, dans la vie moderne et dans la vie nouvelle, puisque « ce ver d'inactualité et d'égoïsme qui ronge toute étude littéraire, je crains qu'il ne fasse encore plus de ravage à Paris<sup>26</sup> ». Barthes découvre, en fin de compte, que son travail sur Michelet se rattache au plus profond de sa vie, mais qu'il a du mal à rédiger. Il écrit : « le problème du mot va me paralyser » et il ne peut le surmonter que « par cette manière d'écrire à la débânde », c'est-à-dire en subvertissant l'ordre de l'écriture qui oblige à dire (anticipation du fameux « toute langue est fasciste<sup>27</sup> »). On découvre également dans cette correspondance des pensées mêlées sur l'histoire, la révolution et la religion. Ses lectures de Marx, de Gide, ses lectures religieuses et surtout son amour pour Robert façonnent une pensée impétueuse où affect et intellect se parlent et s'enchevêtrent (« Une impatience naturelle, que j'ai et qui est ma force à moi ») :

L'être qu'on aime est une perpétuelle et ultra-sensible référence, on lui rapporte tout ce qui nous traverse, et il ne faut pas voir là tellement une tentative d'annexion mais plutôt la marque d'une extraordinaire dévotion et respect. Vois-tu, il y a là l'évidence d'une dialectique véritable, où les contraires se confondent – tyrannie et esclavage, égoïsme et dévotion – et n'est-ce pas ce qu'a recherché toute la philosophie<sup>28</sup> ?

Le rapprochement entre *force révolutionnaire* et *force amoureuse* rend compte de la manière dont Barthes baignait dans l'atmosphère sensible de son époque. C'est un point

---

<sup>26</sup> Correspondance avec Robert David, Lettre de vendredi soir 22 février, Suisse, 1944

<sup>27</sup> Correspondance avec Robert David, Lettre du 29 novembre 1945

<sup>28</sup> Correspondance avec Robert David, feuillet 23, sans date.

important, le seul où Barthes puisse être mis en relation avec Cioran, au cours de deux vies que presque tout sépare par ailleurs :

[Dans l'amour et la Révolution], il y a tous ces actes : 1) un *au-delà*, l'efficacité, une sorte de désintéret pratique, une force morale – et donc, si tu veux, un désespoir. Être révolutionnaire ou amoureux, cela dans le fond comporte d'être désespéré – ou sans espoir, ce qui est mieux. 2) un élément sacrificiel, presque rituel, ce geste contradictoire et authentique donc essentiel à l'homme vrai, qui le précipite dans ce dont il a peur, cette peur et cet amour du supplice, qui a précipité vers la guillotine des générations d'hommes pendant la Révolution. Et c'est en cela que la Révolution reste un mystère unique, qui chauffera rouge, éternellement, les hommes – non certes pas son contenu politique ou même idéologique – mais par ce sacrifice collectif qui est vraiment un *exemple*, l'exemple d'une société qui pendant quatre ans a été peut-être de toute l'Histoire la plus proche du cœur de la nature (hommes plus choses plus histoire<sup>29</sup>).

À ces phrases extraordinaires pour tout lecteur considérant Barthes comme un simple critique de mythes ou bien comme un théoricien raffiné de la littérature, il convient d'ajouter des phrases extraites d'une autre lettre, écrite vers 1947 :

La société absorbe tous les sacrifices, mais ne les rend pas, on ne peut rien pour elle, et les Révolutions, idéologiquement et matériellement, ne servent à peu près à rien. Mais la Révolution, comme l'Amour, c'est une forme quasi mystique du sacrifice, et du sacré (du sacré sans la foi, sans le crédo), le seul qui de temps en temps en jamais compté. Et voilà le sens profond de la vie, voilà ma croyance profonde, c'est de connaître ce sacré. Non, ce n'est pas en se dévouant à telle idée, à tel parti, à telle réforme, à tel espoir, à telle religion à crédo, qu'on sauve sa vie, on ne la gâche alors que d'autant plus par la triste imposture. C'est en agissant jusqu'au fond de soi-même en contact avec le sacrifice absolu, qui est l'essence du sacré ; ainsi devient-on, sous des apparences diverses, un homme dur, un homme total, un homme ancestral, de plain pied avec la mort<sup>30</sup>.

---

<sup>29</sup> Roland Barthes, dans *Album, op. cit.*, p.83-84.

<sup>30</sup> Correspondance avec Robert David, lettre sans date.



Ce vœu gnostique s'explique en partie par les lectures que pratiquait Barthes à l'époque (dont Roger Caillois), mais se manifeste également là une vision spirituelle du monde qui traverse toute son œuvre, pour se décliner, autrement, dans les Cours au Collège de France. C'est sous l'emblème du Neutre que Barthes continuera à dire le sacré, ou du moins à y faire allusion, à dire l'absolu, sans emprunter des voies déjà rebattues. Comme il s'en rend compte déjà, ce n'est pas le signifié qui l'intéresse (telle religion, tel parti, *telle référence*), mais la découverte d'une essence<sup>31</sup> grâce à une « action » intérieure qui échappe au figement dans un certain cadre discursif.

### *B. Barthes dans les marges de l'Histoire*

Les années 1947 et surtout 1948 voient se multiplier les provocations de la part du gouvernement roumain, qui, pour complaire à Staline, ferme complètement le pays à l'influence française et occidentale. Compte tenu de ses responsabilités réduites au sein de la légation, Barthes n'est guère le témoin de cette politique ; en outre, selon un des articles participant à la campagne de presse dirigée contre l'activité de l'Institut français, il est nettement mieux vu que, par exemple, son chef direct, Philippe Rebeyrol :

Le seul Français vraiment progressiste de l'Institut, Robert (sic) Barthes, n'avait pas la possibilité d'exprimer ouvertement ses opinions de peur d'être licencié ; c'était une question dont on ne parlait pas et qui entraînait pleinement dans les vues de ceux qui propageraient la liberté absolue dans notre pays. On devait ignorer qu'en France il y a des hommes qui pensent autrement, qui pensent marxiste et qui agissent comme chez nous, en bolcheviques. [...] En dénonçant l'accord avec la France marshallisée, en supprimant l'Institut Français en Roumanie, [...] nous ne faisons qu'empêcher la diffusion de la culture bourgeoise décadente, des différents « ismes » qui ont poussé comme des champignons après la pluie sur le fumier de la société impérialiste. (Ion Lucretiu, *Opinia*, Iasi, No 664 du 24 novembre 1948, traduit par A. Matei)

Même s'il ne se tient pas au premier plan, Barthes assiste cependant à l'affaire que constituent l'arrestation de quatre élèves du lycée Français de Bucarest et le procès qui leur est intenté le 12 avril 1948. Quatre élèves, dont deux garçons fils de « boyards » et deux filles

---

<sup>31</sup> Il faut lire « essence » non en opposition avec « relation », comme dans la dispute entre « essentialisme » et « relativisme », mais avec « existence », selon le modèle de la dichotomie sartrienne « essence » versus « existence ».

« de communistes éprouvés » (Alexandre Draghici, français par sa mère ; Kercea Charles, mère française ; Suzy Hazan et Nela Markees), avaient créé une société secrète, Avram Iancu (ou Liberté Egalité Fraternité : il est fait mention des deux noms dans les archives), en diffusant des tracts où on pouvait lire le texte suivant : « Roumains, ne perdez pas courage... un jour viendra où le drapeau rouge ne flottera plus sur nos murs... ». Barthes écrit, dans une lettre adressée à l'ambassadeur Pierre Charpentier :

Je vais m'employer, par l'intermédiaire de leurs parents, à soulager autant qu'il est possible la misère de ces enfants si durement frappés. Malheureusement, on ne peut rien contre le régime de terrible oppression morale auquel ils risquent d'être soumis pendant les plus belles années de leur jeunesse ». (Note pour Monsieur le Chargé d'Affaires pour faire tenir à la Direction générale des Relations culturelles – Procès politique d'anciens élèves du lycée français de Bucarest, RB 6 mai 1949, no 449)

Il intervient également dans une autre affaire, celle de l'espion Marius Sorby, au printemps 1949. Marius Sorby est informateur auprès du service des émissions radiophoniques françaises en langue roumaine. Barthes s'inquiète de son sort et de l'activité de l'Institut si cette affaire était découverte par les autorités roumaines. Sorby avec ses amis bénévoles, écrit-il, ne sont « que des amateurs mal armés et mal soutenus pour lutter avec la Sûreté roumaine. » (Dépêche réservée 27 avril 1949)

Barthes veille au bon déroulement de l'activité des centres culturels français dans le pays, au rapatriement des livres offerts mais refusés par les institutions roumaines, après la dénonciation de l'accord culturel, et il organise, dans la mesure du possible, les concerts de musique française à l'Institut, suivis, avant la fermeture définitive de l'Institut, par une quarantaine de personne toutes les semaines. Il parle de la censure montée contre la musique française (« une chanson d'Edith Piaf a été interdite parce qu'elle contenait l'expression « heureuse à en mourir » »). Il intercède pour l'organisation du *Concours international Marguerite Long – Jacques Thibaud*. Enfin, il écrit une lettre à une dame qui habite Targu-Mures, pour s'intéresser à la situation familiale et morale d'un élève, hongrois d'après son nom, dans une affaire qu'il prend soin d'appeler « personnelle » et « privée ».

En somme, Barthes est, à Bucarest, tiraillé entre deux régimes de vie. D'une part, une vie intime riche : l'amitié, encore vivante, pour Robert David, à qui il écrit des lettres (nous en avons retrouvé une seule, datée 7 mai 1948, dans le fonds Barthes), ou bien pour Petre Sirin. D'autre part, des vexations quotidiennes auxquelles il assiste plutôt qu'il ne les subit, mais qui

doivent vraisemblablement le blesser comme Français qui essaie de remplir son devoir. Barthes est un diplomate gêné par le devoir de collaborer avec des autorités brutales (dans les documents d'archives du Ministère des Affaires Etrangères de Nantes, nous avons trouvé, dans la chronologie consignée mois par mois, la question, à deux reprises posée, de savoir si la Roumanie n'allait pas devenir la XVIII<sup>e</sup> république soviétique). À l'automne 1949, devant l'imminence de son départ, il lui est proposé ou bien un poste de lecteur à l'Université d'Alexandrie, ou bien de professeur au Lycée de Rome. Barthes n'avait pas encore de passeport diplomatique à Bucarest<sup>32</sup>.

### *C. Années de formation intellectuelle*

Les fiches de lecture que Barthes rédige entre 1947 et 1952, conservées dans le fonds Barthes à la BNF, dévoile un autodidacte lisant des ouvrages de philosophie (Marx, dans le texte et de seconde main, Sartre, Kojève, Keyserling, Merleau-Ponty, et pour l'histoire de la philosophie, Bréhier), d'histoire (notamment Michelet, mais aussi la nouvelle histoire des Annales) et surtout de linguistique (Pichon-Damourette, Viggo Brondal, Daniel Mornet<sup>33</sup>, Serrus). Ce n'est donc pas par hasard que, dans le cadre d'un projet qu'on pourrait appeler une sociologie du « lexique des valeurs », il se dirige vers l'analyse des mythologies du langage, qu'il entame avec *Le Degré zéro de l'écriture* et poursuit avec *Mythologies*. Les inspirateurs en sont, en premier lieu, Edouard Pichon (grammairien et psychanalyste) et son oncle Jacques Damourette (*Des mots à la pensée, essai de Grammaire de la langue française*, éd. d'Atrey, Paris, 1911-1940). Ce qui fait aujourd'hui son originalité en tant que théoricien s'esquisse déjà là, dans cette phrase qui conclut son projet :

L'étude de *Le Vocabulaire des rapports entre l'État, les patrons et les ouvriers de 1827 à 1834, d'après les textes législatifs, administratifs et académiques* (1952) doit donc permettre d'apporter une contribution aux recherches des historiens qui ont besoin de connaître le sens littéral et idéologique des mots à une époque donnée, et à celles des linguistes, qui pourront trouver ici l'exemple d'un langage donné à la fois

---

<sup>32</sup> Une autre affaire, sans résonance en dehors de quelques cercles littéraires roumains, sera l'affaire « Henri Jacquier », dont nous allons parler dans l'article à paraître dans les actes du colloque « Roland Barthes, Création, émotion, jouissance », Zagreb, juillet 2015.

<sup>33</sup> Dont *L'Histoire de la clarté française*, 1929, œuvre idéologique s'il en est, fera un effet remarquable sur Barthes qui voit dans l'idée de « clarté du français » un mythe.

comme description et comme jugement, c'est-à-dire d'un langage créateur de mythes<sup>34</sup>.

Il est évident donc qu'à Bucarest Roland Barthes trouve plutôt l'occasion de lire et de travailler à ce projet. À en juger sur pièces, ce projet d'étude l'occupe longuement : il effectue des relevés de mots dans la presse et dans la littérature de ces cinq années soigneusement choisies du XIX<sup>e</sup> siècle qui encadrent la crise économique des Trois Glorieuses et l'apparition du prolétariat.

### *Conclusions*

À la fin des années 1940, Barthes sera passé par deux expériences cardinales : la maladie qui suppose une longue réclusion interrompue par des moments de sociabilité intensément désirée (d'autant plus que la réclusion est éprouvante) et l'engagement dans l'administration française à Bucarest, qui lui vaut une confrontation avec le combat idéologique le plus dur de l'après-guerre. C'est la maladie qui lui vaut la pratique de cette « société sanatoriale » dont les traces seront profondes. Conscience du corps, conscience de l'humeur et idiorrythmie, amitié : ces confins de l'expérience affective et matérielle formeront comme la chair de son écriture. L'expérience de l'Histoire ne s'épuise pas à Bucarest : Bucarest s'ajoute à ce que la guerre lui avait fait connaître en France, à Paris. Barthes y apprend une sorte de réserve, une prudence dans l'engagement direct dont il ne se départira jamais, sauf peut-être lors du voyage en Chine, pays que la platitude, la « fadeur » rendent difficilement scriptible, et qui l'amène à un surplus d'écriture.

La future œuvre de Barthes est le produit de la convergence de quatre tendances qui s'esquissent dès les années 1940 :

- une formation intellectuelle paradoxale : des lectures de linguistique et de philosophie critique mêlées de lectures de philosophie spirituelle et de littérature classique ; ce mélange sera l'un des ingrédients les plus séduisants de tous ses écrits et notamment des cours données au Collège de France ;
- un rapport discret et tactique, mais constant à la politique : l'activité dans son poste à Bucarest et les contacts qu'il y a noués l'éloignent de tout engagement concret. La prudence empêche Barthes d'insister sur l'écart entre son adhésion à la gauche et son

---

<sup>34</sup> Fonds Barthes, Dépôt complémentaire 1996, boîte 2, chemise 4. Pour l'idée de la « mythologie », il l'emprunte vraisemblablement à Roger Caillois, dont il lit, dans *Le Mythe et l'homme*, le chapitre « Paris, mythe moderne ». Il note en septembre 1947 : « La littérature comme mythe. Amorce d'une sociologie littéraire. »

rejet du communisme (prudence que d'aucuns pourraient déplorer) ; mais son expérience roumaine aura conforté son scepticisme foncier à l'égard de tout engagement qui ne passerait pas par l'écriture et par l'utopie qu'elle « réalise » (et il aura certainement raison!). La recherche du neutre, de manière plus ou moins fugace, participe de ce désir d'une écriture politique ;

- un certain goût pour le mondain : le désir d'institutionnalisation, tout comme l'assiduité dans l'organisation et l'animation des soirées musicales en Roumanie deviennent évidents dans la correspondance avec Robert David. Cette gestualité mondaine passe souvent par une certaine rhétorique discursive, faite d'élégance et de paradoxe en même temps ;
- le poids de l'affect : à travers tous ses écrits, l'affect (de la « discrétion » analytique à la jouissance, et au « neutre ») garde une valeur argumentative indéniable. L'amour, l'amitié sont pour Barthes, dès le début, les sources de son désir d'écriture et de la casuistique qui anime cette écriture.

Il faut dire que toutes ses tendances renvoient moins à ce que Barthes appelle en 1975 « le désir d'écrire » qu'au « désir de publier » et de se faire une renommée (et, conjointement, de se mettre à gagner sa vie). Assister aux déboires du régime politique soviétisant à Bucarest conforte son éloignement de la politique et décourage la passion de l'engagement que manifestait à l'époque Sartre. C'est encore à Bucarest que sa « misologie » se trouve renforcée et que l'idée d'un langage qui échapperait au pouvoir semble toujours plus illusoire. Mais, quand on compare ces écrits privés des années 40 et ses écrits des années 1970, surtout ses cours au Collège de France récemment publiés, il devient pour nous évident que Barthes a peu ou prou sacrifié à son désir de reconnaissance publique en choisissant non pas une écriture, mais un ensemble de thèmes et de tropismes, à commencer par la critique de la littérature « bourgeoise ». Il a surtout passé sous silence nombre des références – d'œuvres et d'exercices spirituels surtout – qui informent et étayent ses analyses au Collège de France ; quant à la position officielle qu'il prend à Bucarest, elle ne lui correspond plus comme en témoignent les lettres adressées presque à la même époque à Robert David. Ce qui est aujourd'hui le plus évident pour le lecteur de 2015, c'est le désir d'une éthique que ses écrits privés manifestent avec force, éthique que Barthes essaie plutôt de tenir à distance, du moins explicitement, durant la production de son œuvre « officielle » et avant que sa notoriété et son prestige ne fussent assurés.